

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO., LIMITED.

OFFICE: 222 rue de Chartres. Bureau Central et Bienville. Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

RECEVOIR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU FIXE, RESULTAT DE 10 CENTES LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 11 avril 1907.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Campagne Présidentielle.

La politique a pris une telle place dans les affaires du pays, qu'elle en arrivera bientôt à s'imposer constamment à l'attention des citoyens américains.

Ceux-ci n'auront pas plutôt nommé au scrutin les gouvernants et les fonctionnaires de leur choix que les candidats qui solliciteront leurs suffrages ont l'intention de les solliciter aux élections suivantes entrant en campagne.

Quatorze ou quinze mois nous séparent encore de la réunion des conventions nationales des grands partis qui choisiront leurs candidats respectifs, et plus de vingt mois de l'élection des délégués qui à leur tour éliront le président, et déjà ceux qui croient avoir quelque chance de conquérir la plus haute magistrature de la république sont entrés en campagne, et la poursuite avec une telle ardeur qu'il semblerait que les électeurs dussent se prononcer demain.

Dans l'Ohio, un des plus importants Etats de l'Union, M. Foraker, qui cherche ostensiblement le renouvellement de son mandat de représentant au Sénat des Etats-Unis, mais des visées présidentielles, vient d'ouvrir bruyamment la campagne que d'ailleurs il préparait depuis longtemps.

Il a découvert ses batteries dans un grand banquet à Canton, une des principales villes de l'Etat, et si, dans son discours, il a rendu compte de son mandat et déclaré qu'il serait toujours le serviteur du peuple de l'Ohio, il a pris aussi position pour la grande campagne nationale en attaquant avec vigueur et même violence la politique du président Roosevelt. On ne sait encore si celui-ci ne briguera pas un 3ème terme, quoiqu'il en ait dit; mais qu'il soit candidat ou qu'il recommande l'homme de son choix, il trouvera devant lui un adversaire acharné et résolu en la personne du sénateur Foraker.

La campagne électorale présidentielle est donc formellement ouverte dans le clan républicain, et près de deux ans avant que l'élu puisse s'installer à la Maison Blanche.

Les démocrates ne montrent pas moins de hâte à ouvrir leur campagne. L'homme le plus en vue du parti, M. William J. Bryan, s'est tenu constamment devant le public depuis sa seconde défaite en novembre 1904, et voici que depuis quelque temps il parcourt les Etats-Unis et pro-

nonce en tous les lieux où il est invité des discours politiques dans lesquels il ne traite que des questions nationales et surtout la question présidentielle.

Il se trouvait avant-hier à Chattanooga, Tennessee, où un club qui porte son nom donnait un banquet en son honneur. Il a attaqué avec cette vigueur, cette énergie, cette clarté et cette puissance d'expression qui font de lui l'un des plus grands orateurs politiques de notre époque, la politique du parti républicain, et déclaré que le retour aux principes démocratiques serait le salut du pays, tout en rendant hommage au président Roosevelt qui s'est approprié quelques-uns de ces principes.

A ce banquet il s'est produit un incident tout au moins étrange. M. John Temple Graves, d'Atlanta, un démocrate considérable, a invité M. Bryan à proposer M. Roosevelt comme candidat du parti à la prochaine convention nationale.

Naturellement, M. Bryan n'a pas accepté, et M. Graves n'a guère trouvé d'adhérents dans l'assemblée, mais sa proposition n'en indique pas moins une tendance à placer les hommes au-dessus des principes des partis politiques. C'est dangereux dans une république.

LA PEINE DE MORT

DOIT-ON LA SUPPRIMER? FAUT-IL LA MAINTENIR?

Lorsque, dans les derniers jours du mois de juillet 1906, le Conseil des ministres se prononça pour la suppression de la peine capitale et que, d'autre part, la commission financière de la Chambre raya du budget le traitement de l'exécuteur des hautes-œuvres, il fut ainsi implicitement reconnu que la peine de mort était abolie en France, en attendant qu'une loi spéciale, en préparation, vienne, à son tour, donner une sanction légale aux divers vœux exprimés par le gouvernement et les législateurs.

Mais, dès cette époque, la recrudescence des attentats et des meurtres prit une telle extension que certains parlementaires, d'abord partisans de la suppression de la guillotine, revinrent sur leur opinion antérieure et se déclarèrent prêts à conserver l'usage du couperet pour certains criminels.

Manifestations significatives

En outre, cette année même, le jury des Bouches-du-Rhône demandait le maintien de la peine capitale et à sa suite, les jurés des cours d'assises de la Gironde, de l'Yonne, de la Loire-Inférieure, du Rhône, des Alpes-Maritimes, de la Corse, de la Haute-Loire, etc., adressaient au Président de la République une requête semblable.

Dernièrement, le jury de la Seine, à l'issue de la session, a imité ces exemples en remettant au président de la cour d'assises, M. le conseiller Cabat, une pétition conçue dans le même sens.

Il y a quelques jours, les jurés d'Aix-en-Provence renouvaient leur pétition précédente. Le même jour, devant cette cour d'assises, il était procédé à l'entérinement des lettres de grâce de quatre condamnés à mort et le président Giraud, à cette occasion, prononçait les paroles suivantes:

Je ne sais, messieurs, si dans les annales de notre cour d'appel on trouverait trace de l'entérinement simultané de lettres de grâce ac-

cordées à quatre condamnés à mort. Je me demande également si dans les annales du crime on constaterait une multiplicité d'attentats tels que ceux qui troublent profondément la seconde ville de France.

Le jury s'était montré inexorable vis-à-vis de ces quatre assassins qui avaient poussé le vol jusqu'au meurtre et qui, ensuite, déchargeaient leurs armes sur les agents faisant courageusement leur devoir, souvent un contre dix.

Mais notre justice à nous est plus clémente que la leur et la société croit pouvoir se défendre contre les entreprises qui la menacent chaque jour sans reconrir au châtiment suprême.

Condamnés, vous êtes quatre à en profiter aujourd'hui, tandis que nous, les honnêtes gens, nous reprendrons notre lutte incessante contre l'envahissement du crime.

Comment, dans ces conditions, connaître la réelle pensée de la majorité, le sentiment exact de l'opinion publique?

On estime qu'à l'heure où cette question de la peine de mort va revenir devant le Parlement, il était intéressant de recueillir des avis autorisés et c'est pourquoi l'on s'est adressé à diverses personnalités choisies parmi les plus marquantes et sans distinction de parti.

Les réponses sont parvenues nombreuses, intéressantes, et, naturellement, divergentes, chacun soutenant sa conception personnelle et défendant ses convictions.

Les Réponses.

M. Paul Hervieu, membre de l'Académie française, l'écrivain délicat et subtil qui sait si bien présenter la vie en raccourci puissants, est partisan de la suppression de la guillotine et il le fait savoir en ces termes:

Je suis hostile à la peine de mort, parce qu'elle est irréparable et que sa menace n'a pas l'excuse d'avoir fait preuve d'efficacité suffisante à travers les siècles.

Mais si, en fait, nous l'avons actuellement abolie, on manque au devoir social en tardant d'établir chez nous—comme les peuples voisins qui l'ont rayée de leur Code—la peine de moins bonne réputation que, paraît-il, "les travaux à la Nouvelle".

PAUL HERVIEU, de l'Académie française.

Avec le grand poète Frédéric Mistral, l'"empereur du Midi", comme l'appellent les Provençaux fiers de leur petite patrie et de ses traditions régionales, nous allons entendre un autre son de cloche.

De sa jolie villa de Marillane, de la calme retraite d'où il n'a pas voulu sortir pour venir prendre la place qui lui était offerte sous la coupole du palais Mazarin, le chanteur de "Mirèille" écrit:

Je réponds à votre demande au sujet du maintien ou de la suppression de la peine de mort par ce proverbe traduit du provençal:

Justice molle / Fait la gent folle.

Une conséquence qui découle de cette citation, c'est que la répression sévère—et il n'en est pas de plus rigoureuse que la peine de mort—doit subsister pour une nation consciente de sa force et qui veut la conserver.

Le docteur Jean Charcot, le vaillant explorateur du pôle antarctique, donne son opinion; la voici:

Comme je sens que je ne pourrais me décider à faire supprimer l'existence d'un être humain, fût-ce le pire des criminels, et que, personnellement, je crois pouvoir affirmer que jamais la crainte de la mort ne m'empêcherait de

commettre un acte quelconque, je me prononce nettement contre la peine de mort.

Mais, d'autre part, ayant pardessus tout peur du ridicule et du mépris, horreur de la douleur physique aussi minime qu'elle soit, tout comme Panurge avait "peur des coups lesquels il craignoit naturellement" je me déclare avec la même netteté pour le rétablissement du pilori, de la marquette et de la torture, qui, de même que le fouet finit par avoir raison de l'irresponsabilité d'un chien méchant, finirait, dans la plupart des cas, par rendre moins gênante l'irresponsabilité coûteuse et encombrante des soi-disant anormaux.

J. CHARCOT.



SEVERINE.

La torture! mais docteur, ne vous semble-t-elle pas plus cruelle que le couperet de M. Deibler? Et pensez-vous que l'appréhension de la "marquette" soit, pour un "anormal", le commencement de la sagesse?

Opinions divergentes.

Les opinions se suivent et ne se ressemblent pas. Nous allons, avec Mme Séverine, qui fit si souvent entendre des cris de pitié en faveur de tous ceux qui souffrent, insérer une énergique protestation contre la peine de mort.

Tant qu'on n'aura pas trouvé moyen de rendre la vie à ceux qu'on aura tués indûment; tant que la science demeurera incertaine sur l'étendue des responsabilités; tant que l'hérédité altérée ou supprimera le libre arbitre, la peine de mort restera une inepte monstruosité.

SEVERINE.

Toutes les femmes ne pensent pas comme Mme Séverine; mais c'est précisément du choc de ces idées contraires que la vérité se dégagera.

Le général de Galliffet, consulté à trait la question à un point de vue personnel, en soldat qui, pour avoir souvent vu le danger de près, semble ne pas le redouter. Etes-vous partisan de la peine de mort? Il répond:

Quelle me vienne de Dieu ou des hommes, la mort sera pour moi sans peine.

GALIFFET.

C'est concis comme un ordre du jour, mais l'ancien ministre de la Guerre joue plaisamment sur les mots: peine de mort... mort sans peine.

Il ne faut rien prendre au tragique, pas même la décoloration, semble dire le général de Galliffet.

Retour du roi d'Espagne.

Madrid, 11 avril.—Le roi Alphonse est revenu de Carthagène à Madrid aujourd'hui et a été reçu à la gare par la reine Victoria, dont la gaieté était remarquable.

DE TOUT UN PEU.

—Le nombre des cartes postales illustrées mises en rebut dans les bureaux au cours de 1906 est fantastique: 1,400,000. On prévoit qu'il atteindra 2 millions pour 1907.

—La ville d'Amiens est autorisée à organiser une loterie de deux millions au profit de diverses œuvres charitables.

—Une collection de pièces romaines et des poteries viennent d'être découvertes à Renève (Côte-d'Or).

—L'épidémie de grippe, en passant sur Paris, a provoqué une diminution d'un tiers dans la consommation du pain.

—L'île Marguerite, la perle de Budapest, située au milieu du Danube, en face du Parlement, va être achetée par l'Etat.

—Une fabrique de conserves en France, instruite par l'expérience, a engagé une manœuvre dont l'emploi consiste à soigner les mains de ses 375 ouvrières, chargées de manipuler le bœuf.

—Les questeurs du Sénat ont décidé de placer le monument de Scheurer-Kestner dans le carré du jardin du Luxembourg qui fait suite au bassin central, à la place occupée par le "Discobole", dans l'axe de l'Observatoire.

—La marine allemande a toute une série de cuirassés qui portent le nom de divers Etats de l'Empire. Le Kaiser a décidé qu'à l'avenir leurs équipages seraient formés par des contingents originaires des Etats dont ces navires portent les noms: Bavirois sur le "Bayern", Saxon sur le "Sachsen", etc.

—L'émir d'Afghanistan, mécontent d'un prophète qui lui avait donné de mauvais avis au sujet de ses relations avec l'Angleterre, l'a mis en prison après qu'on lui eut cousu la bouche.

Un projecteur mobile.

L'administration militaire anglaise a mis en service un modèle de projecteur mobile dont le fonctionnement a donné d'excellents résultats: durant les récentes manœuvres de terre et de mer, l'installation consiste en une voiture automobile actionnée par un moteur à pétrole à quatre cylindres et d'une puissance de 15 chevaux, laquelle peut marcher à une allure maximum de 20 kilomètres à l'heure. Cette automobile porte un second moteur à pétrole à quatre cylindres également, d'une puissance de 35 chevaux et qui présente une construction identique à celle du premier. Le moteur de 35 chevaux actionne directement un dynamo à courant continu, donnant 20 ampères sous 50 volts. Le courant de la dynamo se rend au projecteur, établi sur l'arrière de la voiture; ce projecteur se règle à la main et possède une lentille de 92 centimètres de diamètre. Sur chacun des côtés du véhicule, se trouve un récipient renfermant le combustible au moyen duquel on alimente les moteurs.

On se propose de modifier la construction actuelle en disposant le réflecteur sur une automobile séparée que l'on pourra relier à l'automobile portant la dynamo au moyen d'un câble enroulé sur un tambour.



Départ du P. Hage.

Le P. Hage, le Dominicain qui a prêché avec tant d'éclat le dernier carême à la Cathédrale St-Louis, part ce soir pour Québec, mais il fera quelques haltes avant de rentrer dans son couvent. Un peu plus tard, il ira passer trois mois en France où sont deux sœurs, dont une Dominicaine, les seules parentes qui lui restent; puis, retournera au Canada reprendre l'exercice de son pieux ministère.

Le P. Hage ne s'est pas seule-

ment fait admirer comme confesseur, il s'est également fait aimer comme religieux, comme homme. En effet, si en chair il a évangélisé le peuple, lui a expliqué les doctrines du Christ avec un incomparable talent; si au confessionnal, par ses consolantes paroles, il a apaisé des âmes troublées, dans le monde, sa société a été très recherchée; on s'est fait un honneur et un bonheur de le convier à sa table. Il nous quitte emportant nos regrets, regrets à l'amertume desquels il y a un adoucissement: l'espoir, l'assurance de le revoir, de l'entendre encore l'an prochain.

THEATRES.

TULANE.

La salle Tulane est très bien garnie à chaque représentation de la troupe d'opéra comique à la tête de laquelle se trouve Jefferson de Anglis. L'œuvre jouée, "The Girl and the Governor", est d'ailleurs de grand mérite.

Dernière matinée demain. Dimanche soir "Du Barry" de David Belasco, avec Mme Leslie Carter.

ORPHEUT.

Les deux représentations de vendredi que donne chaque jour l'Orpheut sont très suivies, grâce à l'excellence du programme et au talent des artistes qui l'exécutent.

Les comédiens, les chanteurs, les danseurs, les acrobates, etc., sont des maîtres dans leur genre et les spectateurs les applaudissent longuement et fréquemment.

SHUBERT.

L'action de "Glorious Betsy" le drame romantique de Rida Johnson Young que le Shubert donne à partir de lundi, se déroule en Amérique et en France, et c'est Mary Manning, la célèbre actrice, qui va tenir le rôle de l'héroïne de la pièce, Elizabeth Patterson, épouse de Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon.

DÉTAILS SUR LA PRISE DE PUERTO CORTAZ.

Mobile, A. 11 avril.—Les officiers et passagers du vapeur "Meritor", arrivé aujourd'hui de Puerto-Cortez, confirment la prise de cette ville par les troupes nicaraguayennes sous le commandement des généraux Estrada et Manuel Bonilla.

Parmi les passagers se trouvait M. W. P. Kennedy, de la Nouvelle-Orléans, et J. A. Muench, de New York, deux jeunes Américains qui avaient le commandement de la canonnière "Tumbala" appartenant au Honduras.

Puerto Cortez était défendu par le colonel don Frederico Ordonez qui se préparait à opposer une vigoureuse résistance lorsque la révolte commença à se propager dans les rangs de ses soldats.

Jugeant qu'il était impossible de combattre avec des troupes aussi indisciplinées, le colonel confia les fusils de ses hommes et les licencia tout le personnel sur le vapeur "Hiram" qui le débarqua dans un port du Guatemala.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

No. 94 Comment le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

TROISIÈME PARTIE

XI

ADIEU, BEAUX RÊVES... ENVOLEZ-VOUS...

—Mais... Marion... fit Stéphane interloqué d'avoir été si vite deviné.

—Tu sais bien que je n'ai jamais voulu de toi que les amants ensemble... et des colifichets... des riens... et je n'ai pas eu bonté de te demander un bracelet de quelconques bijoux... et une gourmette... Cela ne te coûtait pas plus que si nous avions diné au restaurant... ou une partie de campagne... Tu le sais bien, n'est-ce pas, que j'aime parce qu'on m'aime... et pas pour autre chose... Et alors, si tu m'apportais un cadeau... qui vaut mille francs, peut-être trois mille, c'est parce que tu n'aurais pas m'offrir de l'argent: tu sais bien que je te le jetterais par la figure... Et comme tu es généreux, comme tu es vraiment chic, tu veux quand même me laisser un beau souvenir... et je t'en remercie de tout mon cœur, mon Stéphane, car tu m'as bien comprise... Mais tu ne voudrais pas que je t'aie pas de chagrin, n'est-ce pas, puisque ça a été si gentil, nous deux, le temps que ça a duré?

—Un peu écorché par la grandeur, le désintéressement si simple, qu'il y avait chez cette brave fille, Stéphane baubtia encore: —Mais Marion... mais ma petite Marion... Tais-toi donc! fit-elle, avec une nouvelle impatience: tu ne

pourrais dire que des malades... me promette, n'est-ce pas, que ça recommencera... ou du moins qu'on se reverra de temps en temps quand tu seras revenu de la campagne? ... Après tout, tu te l'imagines peut-être... alors que moi, je sais bien que c'est fini depuis plusieurs jours... J'ai surpris chez toi, comme chez ton ami Francis, des demi-phrases, des regards, des sourires mélancoliques, tandis que vous vous regardiez tous deux... Vous parlez demain pour la campagne, et vous avez la gentillesse de venir passer un dernier jour avec nous... pour nous promener dans le Quatorze-Juillet! fit-elle avec un geste las. Oh! je vais tâcher d'être gai, mon pauvre Stéphane, pour que tu ne t'ennuies pas avec moi, ces dernières heures... Mais j'ai bien la certitude que vous avez résolu, tous les deux, de ne plus nous revoir, parce que vous avez peur de vous attacher à nous... Et par ce bijou, tu fais déjà la séparation entre toi et moi.

—Je ne t'en veux pas... c'était forcé... Qu'est-ce que je puis être, moi, dans la vie d'un jeune homme comme toi... Un peu de plaisir... une pointe de sentimentalité... et puis, ça doit passer... à toi surtout, ça te passera vite du cerveau et du cœur... Moi, je crois bien que je me souviendrai toujours de toi... et je l'aimerais de tout mon cœur

cette belle bague, où je verrai encore briller ton regard... Mais assez de pleurnicherie comme ça! achevait-elle en se frottant énergiquement les yeux. Et l'on finit par parler plus, pourvu que l'on s'avouât que j'ai bien deviné la vérité!

Stéphane baisa alors la tête; puis, se promenant, les mains dans les poches, à travers le petit logis de Marion, il bredouilla quelques explications, se mordant les lèvres à chaque phrase, autant parce qu'il sentait de tout petits sanglots à sa gorge que parce qu'il éprouvait une sorte d'humiliation de son inévitable égoïsme!

—Je ne prétends pas, ma petite Marion, qu'il n'y ait pas un peu de vrai dans ce que tu dis; mais tu exagères... Il est évident, pour moi comme pour toi, que nous ne sommes pas liés pour toujours: tu as une intelligence très avisée... tu sais bien que ça n'aboutit qu'à des chagrins plus grands, quand il faut inévitablement se séparer plus tard, et alors il ne faut pas laisser la chaîne s'allourdir... Je veux que tu restes libre, pour que si, un bon hasard mettait sur ton chemin une rencontre heureuse, tu ne sois pas gênée par un caprice aussi léger que le nôtre... Je m'en vais pour deux mois... pour trois mois... Nous reverrons-nous à mon retour?... N'est-ce pas toi qui me répondras alors?

—Et... seras-tu libre toi-même?... fit Marion avec une mélancolique ironie. N'y a-t-il pas tout bonnement un bon mariage qui se prépare pour toi? ... Cela, non! déclara nettement Stéphane; et je te jure bien que je t'estime assez pour te dire la vérité...

—Comme si tout le monde ne savait pas que ta mère veut te marier avec mademoiselle Dulacrier!

—Ce fut au tour de Stéphane d'avoir son rire le plus ironique.

—Comme si tout le monde ne savait pas que le fils de ma maman n'est nullement d'accord avec sa mère!... Non, je n'ai aucune idée arrêtée; mais, en viens sage, quoique bien jeune dans la vie parisienne, je ne crois pas que je doive aller plus loin dans une liaison qui ne m'a donné que trop de plaisir... trop de satisfaction au cœur... Tu vois bien, ma bonne grosse, que je te parle comme à un véritable ami!

—Et je t'en remercie, mon pauvre gros... et je reconnais que tu es dans le bon sens... car je me laissais trop prendre le cœur, sans que ce fût absolument de ta faute à toi... C'était la faute de cette petite, qui entend tout régler en ce monde avec son cerveau orgueilleux... et pour qui se prépare sans doute une désillusion autrement cruelle que celle qui me frappe; car, moi, c'est presque pour rire

que je me faisais quelque illusion... l'illusion que je t'aurais encore quelques semaines... quelques mois... Tant pis!... fit-elle sèchement, c'est fini!... Et tiens!

Elle lui tendait la main: —Nous nous serrons la main, n'est-ce pas, en bons camarades? Et quand tu entendras dire, parmi tes amis ou par des familles, que c'est des petites riens du tout les ouvrières parisiennes, qui ne songent qu'à lâcher l'atelier pour faire la fête et trouver des amants... tu leur répondras que tu en as connu qui avaient le cœur et le cerveau aussi bien placés que des filles de la bourgeoisie! qui savaient se faire respecter... qui avaient leur travail... Et peut-on leur reprocher d'aimer un peu le plaisir, puisqu'elles ne peuvent guère avoir que cela sur cette terre!

—Tu es vraiment une brave fille, Marion! déclara Stéphane dans une seconde d'attendrissement, que personne n'avait jamais vu chez lui.

Et il eût voulu l'embrasser encore; mais elle le repoussa en se débattant de rire: —Ah! mais non, ah! mais non!... Puisque c'est fini nos deux... Plus de ça, mon petit! ou je me mettrais à pleurer comme une bête! Je t'embrasse toute la journée... et je suis laide à faire peur, quand j'ai lâché les grandes eaux!

Puis son visage s'illumina, soudain, tandis qu'elle se tournait vers la petite cloison qui séparait de la chambre de Princesse; et, avec un geste fébrile: —Par exemple, ce que j'ai vu contenté pour elle!... et ce que ça va lui faire de bien mon chagrin à moi!... Si ça pouvait enfin lui ouvrir les yeux!... En tout cas, puisque tu disparais de ma vie, toi, je pense bien que l'autre va disparaître de la mienne!

Le visage de Stéphane s'assombrit, et ses bras s'écartèrent de son corps dans un geste indéfini, désolé.

—Vous ne vous êtes donc pas mis d'accord pour cela, tous les deux?... Moi qui voulais m'imaginer...

—Je te le disais bien tout à l'heure que tu t'imaginais à tort? ... Ce que tu redoutes, je l'ai redouté aussi... et j'ai essayé de le dire à Francis... Il s'est presque bécoté, m'a répondu si chèrement que je me figurais des choses absurdes, qu'il ne voyait pas en ta petite amie autre chose qu'une camarade, comme nous en avons tous aujourd'hui... avec la liberté américaine qui affecte les jeunes filles... Et nous n'en avons plus reparlé... —Alors... alors... il pourrait reparler encore... lui... quand tu n'y viendras plus? —Est-ce que je sais?... —Mais te rends-tu bien compte, Stéphane, que ce serait abominable, cela!... As-tu bien compris